

NOTES

BIBLIOGRAPHIQUES

JUSTIFICATIF

NOV. 1995

DELIBES, Miguel
Le Fou.

El loco : trad. de
l'espagnol par
Dominique Blanc. -
Lagrasse (11220) :
Verdier, 1995. - 92 p. ;
22 cm.
ISBN : 2-86432-226-9
65 F.

Lenoir mène une vie bien sage, un peu monotone entre sa famille et son travail à la banque, et soudain, un **clash**... Il rencontre dans une taverne un inconnu, mais qu'il sait connaître depuis longtemps. Cette pensée l'empêche de vivre, le coupe de son entourage, le mure dans son **monde intérieur** qu'il remontera seul jusqu'à la solution de l'**énigme**.

Dans la ligne des autres romans (*Les Rats*, N.B. Jan. 1991, p.21), *Les Saints innocents*, N.B. Jan. 1993, p.23, *Le Chemin*, N.B. Nov. 1994, p.1469), toujours avec tendresse et poésie, Miguel Delibes s'aventure ici dans le monde de cet homme simple, décrivant avec une maîtrise

remarquable, ses angoisses, ses obsessions, ses souffrances nées de l'isolement et de l'incompréhension... Choissant des mots familiers, justes, sans double sens, il recrée le mystère de l'imaginaire humain, ses divagations qui brodent indéfiniment des histoires pour oublier la réalité. Une lecture facile et plaisante... (FR)

R DELIBES (Miguel)
DEL **Le Fou.**



Trad. de l'espagnol par Dominique Blanc.-Lagrasse
(11220): Verdier, 1995. -92p.; 22cm.
ISBN : 2-86432-226-9 65 F.

Dans la ligne des romans, *Les Rats*, *Les Saints innocents*, Miguel Delibes s'aventure dans le monde imaginaire d'un homme sans histoire jusqu'au jour où il rencontre un homme qu'il sait connaître depuis longtemps. Cette pensée le mure dans un monde intérieur... Une description des obsessions dans un langage juste et maîtrisé. Une lecture facile et plaisante. (I)

Date de parution

23-10-1995

Fiches Rapides

* Signale au public un ouvrage excellent dans son genre.

FR (Fiches Rapides) : Pré-information aux abonnés un mois avant la sortie du numéro.

ELLE

4 DEC 95

92200 NEUILLY
TEL : 41 34 60 00
HEBDOMADAIRE

O.J.D : 341433

MIGUEL DELIBES

« Le Fou » 1110



Qui est Miguel Delibes, inconnu en France ou presque ? « Je suis un chasseur qui écrit » : ainsi se définit l'homme, né en 1920, à Valladolid, où il dirigea un important quotidien pendant plus de quarante ans. Un citadin épris d'une campagne castillane qu'il s'applique à dépeupler en perdreaux et à décrire dans ses livres : cinquante titres dont une vingtaine de romans. Camilo José Cela, lorsqu'il se rendit à Stockholm chercher son Nobel, reconnut que le prix aurait pu tout aussi bien couronner l'œuvre de son ami Miguel. Merci pour lui, mais les Espagnols savent très bien qu'ils tiennent en Delibes un immense écrivain.

Dans son dernier ouvrage traduit, « Le Fou », l'auteur abandonne son sujet de prédilection, la paysannerie castillane, qu'il met habituellement en scène avec de violents accents bunueliens (notamment dans « Les Rats » et « Les Saints innocents », chez Verdier), pour nous montrer un citadin de province, Lenoir, modeste employé de banque, irréprochable jusqu'au moment où un homme, Robinet, entr'aperçu dans un café, fait bas-

culer son existence. Possédé par le souvenir de cet individu qui semble lié à son passé et qu'il veut à toute fin retrouver, Lenoir dérape, sa femme, Aurita, et ses collègues de bureau s'alarment. « Nous passions un mauvais moment, et moi, je savais que la cause, ce n'était pas Aurita, ni moi, mais Robinet...»

Un Robinet qui détient sans aucun doute les clefs d'un moment capital de la vie du narrateur. La filature engagée par Lenoir va le conduire à Pau, sa ville natale, où l'intrigue se dénouera de façon inattendue autour de l'obsédante figure.

Un livre noir, curieux et haletant, qui maîtrise un parfait équilibre entre le roman policier et le conte métaphysique et où Delibes serre au plus près deux thèmes récurrents de son œuvre : la marginalité et la mort. **Gérard Pussey Traduit de l'espagnol par Dominique Blanc (Verdier, 93 pages).**



Un modeste employé enquête sur son passé. Roman policier ou conte métaphysique ?

71/10

Un Robinet qui fuit

Par Miguel Delibes, une intrigue fantastico-policrière et semi-autobiographique, avec faux suicide et vrai crime, à la recherche d'un dénommé Robinet.

Miguel Delibes, **LE FOU**, traduit de l'espagnol par Dominique Blanc. Editions Verdier, 96 pp., 65 F.

Longue nouvelle ou court roman, *le Fou* de Miguel Delibes n'est pas aussi fou qu'il en a l'air. Mais il en a l'air. Lenoir, modeste employé de banque d'une petite ville espagnole qui n'est pas nommée, que l'on imagine être Valladolid, pays natal de l'auteur, est possédé par Robinet. Lenoir aperçoit un soir dans un estaminet une silhouette étrange, comme surgie de l'au-delà de la conscience, obsédante à lui faire perdre la raison. La mesure même d'une vie simple et heureuse.

On imagine Valladolid pour la bonne raison que ce conte fantastico-policier, presque irréel, paraît psychanalytiquement autobiographique. En effet, il n'est pas indifférent que le héros castillan porte un nom typiquement français et que l'intrigue trouve son dénouement à Pau, notre en deçà des Pyrénées. Malgré les apparences, Delibes est un nom français même si, depuis cinquante ans qu'il se place en figure de proue de la littérature espagnole, on le prononce « Délibesse ». Miguel Delibes est l'arrière-petit-neveu de Léo Delibes, le compositeur de *Lakmé*, *Coppélia* et *Sylvia*. On trouve même, page 20 de ce court roman, un détail authentiquement biographique : « Je me souvenais parfaitement, mon petit David, de l'histoire du grand-papa Lenoir, quand il est venu poser la ligne de chemin de fer Reinosa-Santander, et dans un petit village où il forait un tunnel, il a connu la grand-mère... » Le village s'appelle Alar del Rey, la grand-mère était basque et le grand-père Frédéric était le frère de Léo Delibes, il ne refranchira jamais les Pyrénées.

Un beuglant enfumé

Dans la littérature de Delibes, *le Fou* joue le rôle exutoire de tuer cette mémoire française, et en la tuant, de lui donner une place dans le passé révolu. Difficile d'en dire plus sans gâcher le plaisir d'avancer pas à pas dans le déroulé très épuré d'une énigme policrière. Disons qu'on y croise des ombres, un faux suicide et un vrai crime, un beuglant enfumé, un peintre de premier ordre et la quête morbide et jalouse de la gloire résignée d'une Joconde. A travers sa quête déraisonnable de Robinet, le narrateur suit le chemin du deuil de son père qu'il n'avait pas été capable de faire jadis, trop jeune orphelin. Il s'adresse avec les mots les plus simples à son petit David, son frère en allé le jour même de la mort du père. Un frère de chair et presque abstrait, pourtant, puisqu'il ne l'a jamais revu, il s'adresse à l'absent, trop désespéré pour affronter une présence : « Et tu vois, mon petit David, je suis là. Un peu perturbé par les choses qui dernièrement me sont arrivées. Je ne sais toujours pas jusqu'où va la vérité ou le mensonge. Je sais seulement qu'il y a une grande confusion et que de la confusion, les choses sont nées d'une autre manière. Alors, assieds-toi, mon petit David, allume une cigarette si tu fumes (bien que je ne te le conseille pas, à cause du cancer), et lis ces pages avec attention. »

Ces pages sont le livre lui-même, le récit d'une obsession, d'une folie assumée, dite avec toute la précision et le doute explicite qu'autorise un regard nu, parfois fiévreux, posé sur soi-même. Lenoir admet la folie mais ne peut s'abstraire de l'idée que cette ombre entrevue, ce Robinet fantomatique et envoûtant, vient de très loin, vient du père : « Embarqué dans cette histoire, je me suis dit : "il est possible que tout me vienne de papa." Nous sommes le prolongement d'autres êtres, mon petit David, et rien de ce que nous croyons nôtre n'est né en nous par génération spontanée. Nous avons hérité de tout. Aussi j'ai commencé à me convaincre que papa avait pu me transmettre la sensation de Robinet comme il m'avait légué sa grande bouche et ses cheveux rebelles », page 34.

Murs griffés, langue coupée

On a dit qu'on ne dirait rien. Il faut bien dire pourtant ce retour à Pau, l'employé modèle devenu aventurier rétif, ces murs griffés de souvenirs enfouis qu'un doigt d'enfant lisse et vient réveiller, une langue oubliée, coupée, et l'épouse innocente et responsable, en gésine et en voyage, qui dit pour lui des mots français qu'elle n'a eu ni à renier, ni à apprendre. Il ne faudrait pas dire la rencontre à la fois surprenante et préméditée avec l'obsédant Robinet, elle a lieu, et la farce tragique qu'il s'invente en guise de vie, comme un mythe fondateur et stérile. Ni cette fin heureuse, si raisonnable qu'elle paraît irréaliste après qu'on s'est si bien accommodé de la folie. Se taire.

Miguel Delibes a écrit plus de cinquante livres dont dix-sept romans. Son œuvre couvre tous les genres de la littérature de ce siècle, on le connaissait en France pour sa *Trilogia del campo*, trois romans de la campagne publiés ses dernières années par Verdier dans une excellente traduction de Rudy Chaulot (*les Rats*, 1990, *les Saints-Innocents*, 1992, *le Chemin*, 1994), en fait écrits sur trente ans, de 1950 à 1981. On découvre ici un Delibes des villes tout aussi attachant que le Delibes des champs, mais un autre pourtant, au point que deux traducteurs ont cru bon de se les partager. Bon, tant pis •

JEAN-BAPTISTE HARANG

21 DEC 95

LIBERATION

75003 PARIS
TEL : 42 76 17 89
QUOTIDIEN



FUNDACIÓN MIGUEL DELIBES